

« La famille à l'envers ? » -Mamma mia !

Armelle Gaydon
(Section clinique de Nice)

Séance de rentrée de haute tenue à la Section Clinique de Nice samedi, sur le thème mobilisateur de « La famille à l'envers », proposé cette année à l'étude par l'équipe des enseignants. Dans un monde plus ouvert et bousculé par les avancées de la science, ce qui domine aujourd'hui est l'extrême variété des façons de faire famille, d'instaurer des liens de parenté, et de nommer ceux-ci. Point de loi naturelle en la matière, mais des sujets aux prises avec des faits de discours (S), des espoirs et des illusions (I) et également avec la dimension du réel (R) qui insiste et persiste – dont il résulte que si les modes passent, les familles demeurent.

20h, le soir même : installée parmi les spectateurs, j'assiste – en famille – au lever de rideau de *Mamma Mia*. Je vérifie cette fois encore combien l'artiste – même "popu" – toujours précède le psychanalyste. Cette comédie musicale est une vraie surprise : subtil, drôle, son livret traite des questions les plus actuelles en chantant et dansant au rythme des tubes du groupe ABBA. Avec ce qui n'est légèreté qu'en apparence, il nous montre au passage que lorsqu'un objet artistique parvient à transmettre quelque chose du réel, c'est en parvenant à un nouage réussi des trois dimensions – R, S, et I, venant serrer l'objet. La dimension imaginaire, de ce point de vue, prend toute sa valeur. Ainsi, situer *Mamma Mia* dans les années 70 est l'artifice qui avec les paillettes du disco introduit la dimension imaginaire et la dose de fiction sous couvert de laquelle peuvent être abordés les thèmes les plus actuels et les dialogues directs, parfois crus.

La veille de son mariage, Sophie, l'héroïne de *Mamma Mia*, revient sur son île grecque natale, où elle se lance à la recherche de son père qu'elle n'a jamais connu. Pour réaliser ce « Désir de mariage » (thème de notre journée *Uforca* en 2013) elle veut « un mariage parfait » c'est-à-dire que son père « remplisse son rôle » en la conduisant à l'autel. Comme elle ignore lequel est son père parmi les trois anciens amants de sa mère, en cachette elle les invite tous les trois. Et ils débarquent, à la surprise de Donna, la mère de Sophie, femme « libérée » qui a élevé sa fille seule et revendique son choix.

S'ensuivent 24 heures chaotiques, durant lesquelles les rencontres déclenchées par Sophie conduisent chacun à relire et donc, réinterpréter son histoire. Au fil des confidences et des retrouvailles, secrets et petites jouissances sont dévoilés, prétexte à aborder les multiples versions du lien familial : l'amour et le ravage, le lien mère-fille, la place des pères, ordre et désordres amoureux, etc.

Habilement, le livret présente l'histoire que chaque protagoniste a construite autour de la venue au monde de Sophie et des rencontres ayant présidées à sa conception. Chacun livre sa version, ce qui en dévoile la valeur de semblant, mais montre aussi leur fonction, qui est de traiter « le réel en jeu dans les dits et non-dits parentaux »¹.

Lorsque Sophie cherche à combler les trous de son histoire, son interrogation fait écho à celle de tout sujet. On le constate dans une analyse, dès qu'un sujet est invité à parler de lui, « irrésistiblement » il se met à parler de sa famille, de sa maman, de son papa. Eh oui, s'il en parle tant, c'est qu'avec ces semblants il se défend d'une dimension plus réelle de la famille. Pour approcher ce réel, Lacan proposait de partir « de la place de l'enfant [...] dans "la famille particulière" ». La part d'irréductible des familles c'est qu'il n'y en a pas deux pareilles. Pour chaque enfant, la configuration est unique, et il n'est pas indifférent d'avoir eu cette maman et ce papa là. L'enfant qui surgit dans le réel se présente d'abord comme « l'objet *a*, et c'est à partir de là que se structure la famille »². Pour accéder à une place de

sujet, il doit perdre cette place d'objet de jouissance. Cette séparation est un drame intime dont la *lalangue* du sujet restera à jamais marquée. De ce drame *Mamma Mia* fait une comédie, en montrant comment, de cette perte s'origine un vide d'où surgiront toutes les histoires de famille, qu'on s'invente, qu'on se raconte, qu'on se transmet – et qui à l'occasion pourront monter sur scène soir après soir. Et que fait-on chanter au public devant le spectacle d'une « Famille à l'envers » ? Chacun s'écrie : *Mamma Mia !*

¹ Pierre Malengreau, « Du roman familial au réel de la famille », *Quarto*, n°101-102, juin 2012, p. 114.

² Éric Laurent, « L'enfant, objet *a libéré* », *La Lettre Mensuelle*, n° 251, octobre 2006, p. 6.

